Document généré le 25 avr. 2024 10:25

Jeu
Revue de théâtre

« Les fées ont soif »

Lorraine Camerlain

Numéro 16 (3), 1980

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28994ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Camerlain, L. (1980). Compte rendu de [« Les fées ont soif »]. *Jeu*, (16), 217–218.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ici transgressé. Le texte de Pol Pelletier est vibrant de révolte, de haine, d'amour et de sensualité: «une merveilleuse gifle (...) à la tête de notre monde pourri». (p. 70)

Pour conclure, c'est le miroir, l'intériorité extériorisée. L'écrivain (Nicole Brossard) est un personnage qui se réalise au sens propre du terme. C'est l'accouchement, la naissance du texte, au féminin.

> «Petites contractions. Détente. Petites contractions. J'ai la langue sèche. Fait chaud. Je suis humide. Ça coule. Poussez. Poussez. Respirez bien. Détends-toi. Fait chaud. Encore. Jouis. Jouis. Poussez. Poussez. C'est une fille. (...) C'est encombré. Les pages se décollent. Les mots affluent autour du clitoris.» (p. 78)

Chaque femme/écrivain/personnage (les trois facettes indissociables des sorcières), mûrie par un cheminement qui a déjà eu lieu hors-scène (expérience personnelle, vie privée...), participe à une parole collective de femmes par l'élaboration, sur scène, de la sienne propre, intime. *La Nef...*, c'est le regroupement, le passage conscient et volontaire du privé au public, de l'intime au collectif. Le théâtre des femmes rejoint ici la réalité des femmes. La scène, au moment de *la Nef...*, en 1976, c'est le lieu d'une première parole nécessaire. L'action et le théâtre véritable des femmes restent à venir.

lorraine camerlain

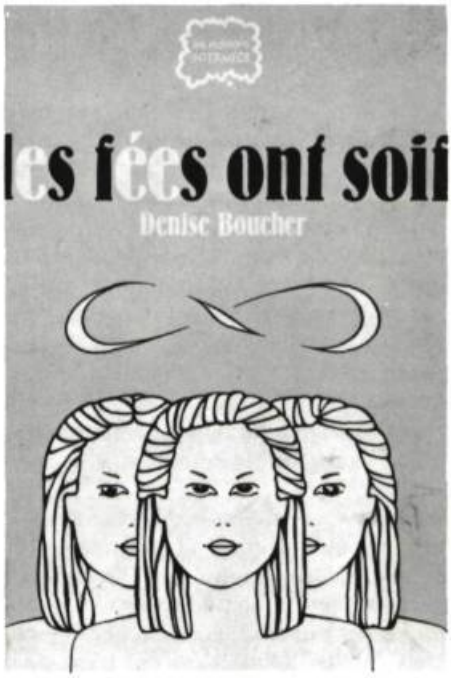
«les fées ont soif»

Texte de Denise Boucher, précédé et suivi d'un dossier de presse sur la censure exercée sur la pièce par le Conseil des Arts de la région métropolitaine. Montréal, les éditions Intermède, 1978, 157 p.

> «Si on déboulonnait un peu nos statues...»
> «Où est-ce qu'elle est ma peau pour que je sois bien dedans!»[1]

La parole était dite, elle engendra l'action. Les sorcières devinrent fées, toutes assoiffées de gestes d'elles. Les premières avaient choisi la scène pour parler; les fées, elles, tentèrent de rendre le geste et l'action théâtraux. Dans *les Fées ont soif*, le carcan psychologique et physique des femmes est représenté. Une immense statue de la

1. Guilbeault, Luce, et *al*, *la Nef des sorcières*, Montréal, Quinze, 1976, p. 25 et 27.



Vierge occupe une grande partie de l'espace scénique, incarnée par une femme à mille visages, retenue, cloisonnée, emprisonnée. Représentation de ce qui était déjà dans *la Nef...?* C'est un pas vers la théâtralité.

Le message des fées n'est pas neuf. Marie, épouse et mère, est emmurée dans un monde routinier, «entre les courses et la vaisselle...» Conçu pour elle et accepté par elle depuis toujours, ce monde bloque le sang bouillonnant de ses veines. Marie, fille de Marie, image de la Vierge au sang depuis toujours et à jamais retenu: «Je suis la perte blanche et sans profit de toutes les femmes.» (p. 91)

Le sang de Madeleine, lui, a coulé. Mais en vain puisqu'elle n'en a pas joui; elle a voulu fuir son corps plutôt que d'y sombrer. Le vendre, le donner, l'oublier. «J'ai introjecté, oui, introjecté leurs désirs sans jamais les réaliser. Et j'ai été putain. Pute. Prostituée. Guedoune. J'ai sombré dans leurs folies sans jamais trouver les miennes. Ça fait si longtemps que je m'attends.» (p. 99)

Trois femmes, trois «peaux», dont deux à retrouver et une, trop sèche, trop dure, trop rèche, dont il faut se libérer. De ces trois femmes, une est vraiment personnage de théâtre: la Vierge. Elle n'est pas une femme, mais les femmes. Elle n'est ni réelle ni mythique, elle est l'amalgame du fantasme et de ses conséquences. Elle est visible et palpable enfin, possédant le pouvoir incantatoire de son propre exorcisme. Elle réussira, elle, à poser un geste théâtral: briser le carcan de sa statue.

Denise Boucher, par son écriture à la fois poétique et crue, a fait avancer d'un pas le théâtre des femmes. Le stade de la parole libérante nécessaire n'est pas tout à fait dépassé. Les personnages de Marie et de Madeleine sont cousines des sorcières de *la Nef...* Femmes de paroles? Certes. Mais l'action «dite» reste à réaliser hors scène. Elles monologuent, même si, enfin, le dialogue est amorcé. Marie et Madeleine parlent et se parlent. Même ce dialogue est statique, du fait peut-être de l'aménagement de l'espace scénique en lieux clos. Trois femmes, trois lieux, voilà qui représente encore le lieu des individualités. Seule la Vierge agit sur la scène. Les fées, somme toute, ne sont pas complètement abreuvées. Si elles savent un peu plus où pourrait être la fontaine, elles ont toujours soif.

lorraine camerlain